

LA NOTION DE PERSONNE CHEZ NICOLAS BERDIAEFF

Syliane Charles

Nicolas Berdiaeff, philosophe de la première moitié de notre siècle, décrit sa pensée à la fin de sa vie, dans son *Essai d'Autobiographie spirituelle*, comme un "humanisme religieux, humanisme théoandrique,"¹ se considérant par là comme le philosophe le plus personnaliste. Mort à Clamart, près de Paris, en 1948 - après vingt-quatre ans d'exil de sa Russie natale -, il a pris une part active aux rencontres œcuméniques et philosophiques de cette époque organisées par un Gabriel Marcel, un Emmanuel Mounier (avec qui il a collaboré à la création de la revue "Esprit" en 1932) ou un Jacques Maritain. Son nom reste associé tant à l'existentialisme dans sa lignée chrétienne, plus exactement chrétienne de l'Église d'Orient, qu'au personnalisme dont il fut l'un des premiers hérauts. Pour lui, la liberté, qui n'est autre que l'esprit, est l'impératif par excellence de l'humanité. L'homme est voué par sa nature, que l'on peut qualifier, indifféremment pour lui, de "libre", de "spirituelle", ou encore de "personnelle", à être divino-humain, dans la mesure où l'esprit - ou la liberté - est l'image de Dieu en l'homme. Cet être théoandrique (ou "théoandrique"), cet homme ressemblant à Dieu, *c'est la personne*. Le Christ fut et est de toute éternité *la* personne ; Dieu s'est fait homme, il s'est fait chair, mais l'humanité entière est appelée par lui à se faire à sa ressemblance, à se diviniser : ce qui n'est autre pour Berdiaeff que se libérer, réaliser sa liberté spirituelle. La seconde hypostase trinitaire *est* la personne, et c'est pourquoi Berdiaeff écrit que "l'anthropologie authentique est contenue dans la christologie."²

Voici tracés d'emblée, et à gros traits, les tenants principaux de la notion berdiaéviennne de personne : mais *comment*, et c'est bien là toute la question, comment devenir une personne ? Toutes les religions et doctrines spirituelles savent bien que la difficulté réside dans le *chemin*, dans la réalisation concrète, la mise en œuvre du projet spirituel. C'est là que l'on se confronte le plus

¹ N. Berdiaeff, *Essai d'autobiographie spirituelle*, Paris, Buchet/Chastel, 1958, p. 329.

² N. Berdiaeff, *Esprit et liberté*, Paris, Desclée de Brouwer, 1984, p. 207.

radicalement à l'existence brute, là qu'il faut associer ses idées et ses desseins idéaux avec les actions de son corps et avec la nature extérieure, et il faut avoir conscience de cette difficulté si l'on veut partir en quête de sa dignité la plus haute sans rebrousser chemin, effrayé par la solitude de cette démarche et par l'étroitesse de ce sentier, avant que d'avoir seulement entrevu la lumière au bout du calvaire.

Aussi s'agit-il pour nous de voir un peu plus concrètement comment l'analyse de Berdiaeff se déploie, elle dont le cœur est précisément, on peut le dire, cette réalisation de la liberté³, et quels sont les obstacles qu'elle affronte pour les surmonter. D'où, dans un premier moment, une nécessaire présentation de ce que Berdiaeff appelle l'objectivation, et qui représente le processus même de négation de la personne, puis l'examen des "transsensu" qui sont proposés et qui, seuls, déchirent l'objectivation : il s'agit de ce que Berdiaeff appelle les actes créateurs, et qui sont proprement les actes "personnels", spirituels. Une dialectique subtile s'instaure alors, dont Berdiaeff avait bien conscience en donnant à un de ses ouvrages le titre de "*Dialectique existentielle du divin et de l'humain.*"⁴

I. Dialectique du divin et de l'humain : l'enjeu

Dialectique de la personne et de l'objet

L'objectivation est un concept propre à Berdiaeff, et qui joue dans sa pensée un rôle de premier ordre, d'où l'importance de s'y attacher pour en saisir le sens spécifique. Partons d'une définition de Berdiaeff lui-même pour en expliquer les tenants :

"Quels sont les signes de l'objectivation, de la naissance des rapports objectivés dans le monde ? On peut poser les jalons suivants : 1) isolement de l'objet par rapport au sujet ; 2) adoption de l'individuel unique, du personnel, par le général, l'universel impersonnel ; 3) domination de la nécessité, de la détermination par le dehors, étouffement et suppression de la liberté ; 4) accommodation au caractère massif du monde et de l'histoire, à l'homme moyen, socialisation de l'homme et de ses opinions, supprimant toute originalité. À cela s'opposent la communion dans la sympathie et l'amour, la victoire remportée sur l'isolement, le personnelisme, l'expression du caractère personnel, individuel de chaque existence, le passage au royaume de la liberté, de la détermination par le dedans, la victoire sur l'esclavage et la nécessité, la prédominance de la qualité sur la quantité, de la création sur l'adaptation⁵.

³ Intuition que nous partageons avec Jean-Louis Segundo, qui écrit : "la difficulté la plus profonde à laquelle se heurte le message prophétique de Berdiaeff [est] : comment *réaliser* la liberté, comment donner *pratiquement* à la personne la valeur absolue qui lui correspond, et cela à l'intérieur d'un monde où règne une nécessité universelle, tenace et, peut-être même, existentielle?" (in *Berdiaeff. Une réflexion chrétienne sur la personne*, Paris, Aubier, 1963, p. 23).

⁴ N. Berdiaeff, *Dialectique existentielle du divin et de l'humain*, Paris, J. B. Janin, 1947.

⁵ N. Berdiaeff, *Essai de métaphysique eschatologique. Acte créateur et objectivation*,

La mise en parallèle immédiate entre, par exemple, sujet et objet, nécessité et liberté, ou encore caractère massif et originalité, montre bien d'emblée que l'objectivation est du côté de ce qui est mort, de ce qui est figé, par opposition à la spontanéité personnelle. Or il faut bien voir que l'objectivation n'est pas tant un état de fait achevé qu'un *processus* tendant à figer les êtres, c'est une force de nécessité, presque une force d'inertie, qui nivelle les excès et les percées de la spontanéité créatrice. Voilà donc le mur auquel la liberté doit se heurter : à peine exprimée dans le monde, ses créations deviennent un objet, sont soumises aux lois du monde, à ses codes de conduite et d'interprétation, toute action est transformée en "fait" et s'inscrit dès lors dans une ligne rigide. Pourtant, son origine est libre : la création étant force de nouveauté, elle a un caractère événementiel qui est celui d'un surgissement qui rompt l'horizontalité linéaire et plate du monde, c'est une expression subjective qui relève d'une verticalité et ne fait surface dans le monde qu'en jaillissant de l'indéterminé spirituel, de la liberté. "L'acte créateur de l'homme", écrit Berdiaeff, "a besoin de matière et ne peut se passer de la réalité du monde. Il ne se produit pas dans le vide, dans un espace privé d'air. Mais l'acte créateur ne peut être entièrement déterminé par les matériaux du monde. Il y a en lui un élément nouveau non déterminé de l'extérieur."⁶

L'objectivation est le processus par lequel l'expression subjective libre devient objet, et par lequel aussi les actes les plus révolutionnaires sont récupérés par le monde extérieur et sont transformés en "faits" - objets du regard et du temps, de l'histoire. Le monde tire à soi ce qui "surgit" pour le banaliser et l'affadir inexorablement. Or, par un processus très hégélien, l'esprit ne peut faire autrement que d'aller vers son "autre", d'aller le modeler et en faire une image de la liberté: "il est impossible à l'esprit de ne pas sortir de lui-même pour pénétrer dans l'autre, dans le monde. L'esprit pénètre dans un monde qui n'est pas esprit pur. C'est alors que commence la tragédie de l'esprit"⁷ ; mais c'est bien pour retourner au même, c'est-à-dire pour renforcer la spiritualité, qui s'affirme de plus en plus à travers cette confrontation sans fin : "il y a une dialectique existentielle de la liberté, la liberté passe à la nécessité ; non seulement elle libère, mais encore elle assujettit."⁸ Berdiaeff nous présente donc deux forces qui entrent en opposition, une force de nécessité qui rend objet, et une force de libération qui part du sujet. Les deux ne cessent de s'enchevêtrer, l'objectivation de se briser puis de se rétablir en s'appropriant l'acte libre pour en faire une chose du monde.

Paris, Aubier-Montaigne, 1946, p. 75-76.

⁶ N. Berdiaeff, *Essai d'autobiographie spirituelle*, op. cit., p. 267-268.

⁷ N. Berdiaeff, *Essai de métaphysique eschatologique*, op. cit., p. 122.

⁸ N. Berdiaeff, *Esprit et réalité*, Paris, Aubier-Montaigne, 1943, p. 63.

Dialectique du temps et de l'éternité

Le monde objectivé est le résultat de ce processus d'objectivation, c'est-à-dire l'ensemble des êtres qui, de par leur extériorité à l'esprit pur, se sont rigidifiés en codes et, notamment, en petite bourgeoisie - on sent dans les critiques de Berdiaeff l'engouement de sa jeunesse pour le marxisme - et exercent envers les nouveautés qui surviennent la même force d'inertie que celle qui les fait se maintenir. On assiste à un impitoyable processus d'assimilation, de mise à mort, des actes créateurs par le monde objectivé. L'objectivation n'est d'ailleurs, pour Berdiaeff, que la plongée de la chute originelle dans le temps, l'expulsion du Paradis Terrestre. Mais il est de la nature de l'homme d'être libre autant que d'être mortel, d'où un retour constant de la nouveauté dans le même. Le sujet crée, et par ce mouvement chacun de ses actes libres déchire la nécessité objectivante, même si celle-ci le rattrape une fois qu'il est soumis à son règne temporel ; chacun de ses actes libres écarte un court instant les mailles tissées serrées du filet objectivant de notre monde. Les actes créateurs tirent leur puissance novatrice de l'éternité d'où ils émanent, ils sont des expressions à travers l'homme du divin lui-même, et c'est à ce titre qu'ils font advenir le Royaume de l'Esprit.

Dieu, plutôt que l'"être suprême", est mystère absolu, il est l'indéfinissable qui ne peut recevoir aucune qualification, si ce n'est celle d'esprit, de liberté, d'indétermination. Dieu n'est donc même en aucun cas l'être, sous quelque forme que ce soit, si l'on comprend bien la terminologie berdiaévienne qui rattache l'être du côté de l'objectif, par opposition à l'Esprit. Il "est" certes, il existe, mais dans un sens tout à fait impossible à saisir, et par un autre côté même, il n'"est" pas, [étant] simplement la liberté incréée ou méonique que Jacob Boehme avait nommée *Ungrund*. Mais une plongée dans la théologie négative de Berdiaeff, bien qu'elle ne soit pas dénuée d'intérêt, ne peut se faire de façon suffisamment compréhensive dans le cadre restreint de cet exposé sur la notion de personne. On retiendra simplement de cette courte analyse que la personne correspond au Dieu, comme la terminologie l'indique d'ailleurs si bien, "personnel", c'est-à-dire à la Trinité qui est le mystère qui se laisse voir, le Dieu cataphatique. Or tout l'enjeu de la réflexion existentielle et théologique de Berdiaeff est de savoir comment réaliser la seconde hypostase, celle du Fils, le Dieu fait homme et l'Homme divinisé en Jésus-Christ, et sa réponse est que c'est en illuminant la source obscure de la liberté incréée, dans l'éternité, que cela doit se faire.

Dialectique de la mort et de la vie : la personne à réaliser

Thèse forte et difficile à entendre : le destin de Dieu repose dans les mains de l'homme ! "Dieu attend de l'homme une libre réponse à son amour", répète souvent Berdiaeff, et, comme l'indique la citation d'Angelus Silesius mise en épitaphe de son ouvrage *Le Sens de l'acte créateur*, "sans moi Dieu ne saurait vivre un instant. Si je m'anéantissais, de détresse, Il rendrait l'âme". La Trinité,

en quelque sorte, n'est pas complète, il y manque l'homme, car l'humanité entière doit se fondre dans le Christ. Problème à notre avis irrésolu d'ailleurs chez Berdiaeff que celui de la rédemption, puisqu'il semble qu'elle ne nous soit pas acquise tant que l'humanité n'aura pas brisé définitivement l'objectivation, n'aura pas transfiguré le temps et fait des hommes des personnes, mais qu'en même temps, qu'elle nous soit bel et bien acquise en Jésus-Christ par sa résurrection - qui suit une "descente aux enfers" comprise comme métaphore de sa plongée dans les ténèbres obscures de la liberté insondable, afin de l'illuminer, de l'enflammer dans l'éternité. Berdiaeff ne croit d'ailleurs pas en ce dogme qu'il juge inhumain de l'enfer après la mort : "L'enfer existe comme expérience humaine, comme voie humaine. Mais toute ontologie de l'enfer est monstrueuse. En ce qui concerne ma façon de comprendre le christianisme, j'ai divisé les hommes en partisans et en adversaires de l'enfer."⁹ Pour lui, croire en l'enfer, c'est voir les choses à l'envers, car c'est nous qui sommes, au présent - et dans le temps tout court - dans l'enfer, c'est notre monde qui est mort, et c'est à l'éclatement de cette nécessité pesante que doit viser l'homme. Ce faisant, il deviendra l'Homme dessein de Dieu, il sera la Personne dans l'éternité, aux côtés du Père et dans l'amour de l'Esprit.

L'humanité entière sera sauvée, et il n'y a ni pleurs ni gémissements ou grincements de dents dans l'éternité : ce serait faire de Dieu, qui n'est qu'amour et vie, le diable. Mais le Diable est bien "le Prince de ce monde", et non celui de l'au-delà. L'enfer est une vision anthropocentrique dans le mauvais sens du terme, le sens limité et non le sens personnel, car il transpose en Dieu les qualités négatives de ce "bas"-monde là où il n'y a pas de place pour elles, là où elles sont anéanties. Berdiaeff était trop intimement rongé par son désespoir pour ce monde pour ne pas postuler, en guise de consolation ultime, le passage à un "Troisième Éon", règne de l'Esprit, transfiguration de l'état objectivé des êtres - qui représente proprement leur tombeau - en l'éternité personnelle d'un amour sans borne où tout ressusciterait.

La vie, c'est la liberté, c'est l'esprit, et chaque percée créatrice est donc un passage vers l'éternité, un "transsensus" ; par *chacun* de ses actes libres l'homme fait advenir le Royaume de Dieu et se rend digne du haut dessein que Dieu avait pour lui. Les actes créateurs sont des moyens pour chacun, personnellement, de rejoindre Dieu ; ils mettent en branle l'univers tissé de réseaux nécessaires qui transforment l'humanité en bête de somme. Or, si l'humanité est vouée à être personnelle, c'est bien qu'elle peut se mettre en quête de ce qui est son image en Dieu et trouver les moyens de la réaliser, c'est que tout n'est pas perdu. La notion de personne se trouve donc sur un fil instable, car sans cesse troublé par les vents de ce monde, entre l'homme et Dieu, et entre le temps et l'éternité ; elle est le trait d'union qui permet à l'homme de devenir Dieu, et à Dieu de se faire homme

⁹ N. Berdiaeff, *Essai d'autobiographie spirituelle*, op. cit., p 87.

par amour. Mais les vents de l'objectivation peuvent l'ébranler, au point de compromettre son existence. La personne est l'humanité propre à *chaque* homme, et il revient donc à chacun de la réaliser. D'où la difficulté du chemin...

II. Dialectique de la liberté et de la nécessité : le chemin

La personne et le corps

La réalisation personnelle prend les allures d'un véritable combat quotidien, un combat conscient du caractère irréductiblement différent de sa démarche - et comment ne le serait-il pas, quand le monde dans lequel il s'inscrit ne peut que lui être hostile ? Cela se comprend : si l'acte créateur, le seul acte véritablement personnel, est celui dont la seule motivation est d'être libre, il ne provient pas d'une attente du monde extérieur, il ne répond pas à ses critères et à ses codes, il surgit du néant de l'éternité libre et ne peut que s'opposer à cette extériorité qui est celle du monde objectif. Le dualisme radical de Berdiaeff ne se joue pas au niveau de l'âme et du corps, mais entre le sujet et l'objet, entre l'esprit et l'être figé. Le corps fait partie intégrante de la personne, il peut être spiritualisé, de sorte que le mal réside non pas en lui mais dans l'objet, et que l'esprit lui-même peut se laisser objectiver. Berdiaeff écrit

Le problème de la 'chair' ne se posait pas pour moi, (...) c'est la liberté qui fut mon problème à moi. Je ne pouvais concevoir la 'chair' ni comme pécheresse ni comme sacrée, mais ma pensée posait la question : la chair est-elle la négation de la liberté, est-elle, oui ou non, la violence? (...) L'opinion selon laquelle l'esprit doit lutter contre la chair et ses tentations me paraissait fautive et imaginaire ; ce sont les tentations de l'esprit que celui-ci doit combattre, et elles peuvent s'exprimer de façon charnelle.¹⁰

S'il n'y a pas *théoriquement* de dépréciation générale du corporel chez Berdiaeff, en réalité, au niveau de sa vie concrète, il y a un dégoût marqué pour la sexualité et tout ce qui y a trait :

Il ne faut pas confondre le sexuel et l'érotique : ce sont là deux principes qui s'enchevêtrent, mais tout en restant différents. L'union des sexes est un fait biologique et animal ; la famille est une formation sociale, liée à la procréation ; l'amour est un principe métaphysique et d'ordre personnel. Pour ce qui est de l'union des sexes, elle devrait être limitée par une ascèse, et même par une ascèse radicale.¹¹

Berdiaeff opère une distinction radicale entre le composé d'âme et de corps que l'on nomme habituellement la "personne", et la personne au sens strict qu'il définit, celui d'un être théandrique ou divino-humain, être spirituel qui n'inclut le corps qu'à titre de nécessité de fait, mais n'est pas caractérisé essentiellement par lui. Or, dans la citation ci-dessus, on comprend que la personne a pour corrélat l'amour, l'Éros, et en aucun cas ni le sexe, *ni la famille*. Entendons bien de quoi il est question ici : il s'agit de mettre la famille du côté du monde objectivé, sur le même plan que l'objectivation du corps que Berdiaeff décèle

¹⁰ *Ibid.*, p. 40 et 47.

¹¹ N. Berdiaeff, *Dialectique existentielle du divin et de l'humain*, op. cit., p. 149.

dans la sexualité. Pour lui en effet, la famille n'est envisagée que comme "formation sociale", pour reprendre les termes qu'il emploie, mais il faut bien voir que c'est là une critique, qui met l'accent sur le caractère conventionnel de l'acte d'avoir des enfants, et d'après lui, de ne souvent vouloir que se donner une descendance à notre image. La personne exclut donc totalement ce qui touche, de près ou de loin, au sexe.

Berdiaeff, marié avec une femme d'une grande spiritualité, poétesse au tempérament mystique, dit avoir partagé avec elle un amour fort et vrai, qui fut certainement platonique d'ailleurs. Le fait qu'ils n'eurent pas d'enfants n'est sans doute pas à imputer à une raison biologique. Dans son *Essai d'autobiographie spirituelle*, Berdiaeff avoue même que la vue du ventre d'une femme enceinte le répugne. Pourquoi cela? Comment concilier cette attitude que l'on qualifierait volontiers de peu humaine avec une philosophie si grandiose et si belle de la personne? Berdiaeff reconnaît sur tous les autres plans que le corps est l'instrument même de la réalisation de la personne. Car pour agir sur un monde matériel et y imprimer la marque de l'esprit, il faut bien user d'un *medium* commun à la personne et au monde, la corporalité. Mais c'est comme si cette constatation se faisait purement sur le plan théorique, et que dans la pratique son naturel ait raison de lui en sens inverse. Il confesse ne s'être jamais fait au caractère matériel, trop matériel, pour paraphraser et déformer le titre célèbre de Nietzsche, de la vie, et il sait bien, sur le plan théorique précisément, que c'est là une attitude injustifiée:

Le sens très réaliste et sobre de la réalité ne m'a jamais manqué, et j'étais très peu capable d'idéalisation et d'illusion. Mais *la répulsion inouïe que j'éprouvais vis-à-vis de l'existence* me peinait et me paraissait mauvaise. Mon aversion est aussi bien physique que psychique. Je m'efforçais de la surmonter, sans beaucoup y réussir. J'ignore le dédain, je n'ai jamais méprisé rien ni personne, mais je me dégoûte facilement, de même par rapport à la nourriture ou au côté physiologique de la vie. J'ai traversé la vie les yeux fermés, le nez bouché.¹²

Berdiaeff a bien conscience que c'est dans sa dépréciation instinctive du matériel que réside la contradiction de sa pensée. "C'est le fait de n'avoir pas voulu porter le joug de la routine du 'monde' dans un esprit éclairé, qui fut sans doute mon péché le plus grave, je n'avais pas atteint cette sagesse,"¹³ écrit-il. Et précisément, sachant qu'une philosophie se construit à partir d'une expérience et d'une intuition intime du monde, on peut bien voir dans ce qu'il appelle lui-même sa "répulsion de la quotidienneté contraignante et laide"¹⁴ la source de sa pensée, tant de son élaboration du concept d'objectivation, que des concepts qui permettent de dépasser cette dernière, à savoir ceux de liberté, de personne et

¹² N. Berdiaeff, *Essai d'autobiographie spirituelle*, op. cit., p. 37 (c'est nous qui soulignons).

¹³ *Ibid.*, p. 40.

¹⁴ *Ibidem.*

d'actes créateurs. Les créations fonctionnent précisément comme des "coups de baguette magique" dans la théorie de Berdiaeff pour transfigurer ce qui, sans elles, serait laid et mort. C'est bien pour cela que les créations sont des *actes*, des actes créateurs, car ils tirent leur origine de l'esprit et ils ne se concrétisent à travers le corps, humain ou extérieur, que pour le spiritualiser. Il n'est pas de poème ou de musique, formes les plus éthérées sans doute d'art, qui ne passe par la voix, ou par la main de leur compositeur avant d'être couché sur papier par exemple. La notion de personne, c'est-à-dire d'humanité spirituelle, peut bien englober celle de corps, mais en aucun cas celle de corps "objectivé", et il se trouve que pour Berdiaeff c'est celui-ci que l'on rencontre le plus souvent.

Mais précisons plus concrètement les types d'actes créateurs qui peuvent faire advenir l'ère personnelle, car ce serait se tromper que de penser que seuls les artistes au sens restreint du terme peuvent être libres. *Chacun* est un être spirituel et puisque c'est l'usage libre de son esprit qui, seul, divinise, chacun est appelé à être artiste dans tous les domaines du quotidien. C'est une question, pour Berdiaeff, d'*attitude* personnelle face au monde, et il est de notre *devoir* spirituel d'être des personnes et de lutter contre l'objectivation du monde.

La connaissance : communion ou communication

Il y a deux modes de connaissance : personnelle ou objective, et celles-ci ne se ressemblent sur aucun point. Connaître quelqu'un personnellement, ce n'est pas, comme selon l'usage courant du terme, connaître beaucoup de choses sur sa vie ; c'est le connaître par l'amour qui seul donne une vision véritable de la personne. C'est une connaissance intuitive, immédiate et totale, une connaissance qui n'est pas celle des paroles dites ou d'une observation du comportement extérieur, intermédiaires nécessaires de la connaissance objective, mais obstacles insurmontables de la connaissance véritable et personnelle. On se souvient du très beau mot d'Emmanuel Lévinas : "c'est lorsque vous voyez un nez, des yeux, un front, un menton, et que vous pouvez les décrire, que vous vous tournez vers autrui comme vers un objet. La meilleure manière de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux !" ¹⁵ Berdiaeff aurait acquiescé, et aurait même dit que c'est bien la seule.

Or la connaissance personnelle n'est pas seulement celle qui relie deux êtres, car on peut *tout* connaître de façon non objectivante : pour ce, il s'agit de percevoir intuitivement les frontières de la simple apparence sensible pour entrer en *fusion* avec ce qu'on connaît. On ne connaît plus, dès lors, un "objet" ; on entre en communion avec ce qu'il est véritablement, dans l'esprit :

La philosophie existentielle se détermine avant tout par l'existentialité du penseur lui-même. Un philosophe de ce type ne procède pas par l'objectivation, n'oppose pas l'objet au sujet. La pensée est l'expression du sujet lui-même abîmé dans le mystère

¹⁵ E. Lévinas, *Éthique et infini*, Librairie Générale Française, 1982, p. 79.

de l'être. Une connaissance existentielle de l'objet est impossible. L'objet équivaut à l'absence de l'existentialité¹⁶.

On peut se fondre dans un paysage et ne plus voir les rochers ou les arbres comme des objets, on peut se fondre dans une lecture et communier directement au flux des pensées de l'auteur, on peut aimer une chose et s'y attacher non comme à un objet extérieur, mais comme à une partie de soi-même. Telle est la connaissance réelle, la connaissance personnelle, qui spiritualise tant le sujet dont elle émane que l'altérité (animée ou non) à laquelle on se rapporte dans le monde, et qui s'oppose à la connaissance par concept. Tout ce qui est rationnel, rigide logiquement, est étranger au subjectif, au personnel.

À la connaissance par l'amour correspond la communion, que Berdiaeff oppose à la "communication", objective. Chacun connaît les rapports objectivés auxquels il fait allusion sous le terme de communication : tous ceux qui équivalent, en fait, à prendre autrui non pour une fin mais pour un moyen, à voir en autrui une petite partie seulement, celle qui nous intéresse ou nous concerne, à se fier aux signes qu'il donne de son être et qui en appellent eux aussi à une réponse sous forme de signes objectifs. La communion, elle, n'a pas besoin d'intermédiaire, elle est la percée directe du secret de l'autre, du secret de sa personne, elle est fusion dans l'esprit. À ce titre, elle est un acte créateur, une action qui ne se conforme pas à l'objectivité du monde mais la transcende infiniment et, ce faisant, l'anéantit. Et l'objectivation n'est que le processus inverse de cette personnalisation.

Le mensonge du Royaume de César face au Royaume de Dieu

Le Royaume de César correspond au monde des objets. Il impose ses lois, qui sont toujours une objectivation du devoir véritable qui, lui, est une aspiration interne et libre ; il impose ses finalités et ses impératifs, empêchant les hommes d'en rechercher d'autres librement, et Berdiaeff se désespère de voir tous ceux qui, non contents de s'y complaire, en reproduisent les schèmes et en rigidifient les codes - c'est en ce sens que se comprennent ses critiques de la bourgeoisie, dans un sens élargi. Le Royaume de César emmure l'humanité dans un monde au ciel bas de la quotidienneté, où se profile l'ennemi premier de la création, l'ennui. L'ennui, fruit de la banalité, production de l'objectivation, et qui pousse à la frivolité et à la distraction plutôt qu'à la recherche véritable de la dignité humaine, de la personne.

L'objectivation par ailleurs, on l'aura compris par ce qui précédait, conduit à un morcellement des êtres en entités singulières solitaires. Or,

La solitude suppose toujours un besoin, une nostalgie de communion. (...) La solitude est toujours, en un certain sens, un phénomène social : elle suppose toujours la

¹⁶ N. Berdiaeff, *Essai d'autobiographie spirituelle*, Paris, Buchet/Chastel, seconde édition (1992), p. 348.

connexion avec l'autre, avec l'être étranger. La plus cruelle solitude, c'est la solitude dans la société, c'est la solitude par excellence. Il n'y a que dans le monde et la société, c'est-à-dire dans le monde des objets, dans le monde objectivé, que la solitude soit possible. Quand on ne sort de soi que pour rencontrer le non-moi, le monde objectif, on ne dépasse nullement la solitude¹⁷.

Mais comme l'indique la première phrase de cette citation, il faut avoir une idée de ce qu'est la communion pour en avoir la nostalgie, la conscience de la solitude n'est donc pas nécessaire. La solitude est même ignorée dans la majorité des cas, car le monde objectivé la masque, et c'est en cela qu'il ment. C'est en cela qu'il n'est qu'un royaume de César faisant croire que tous les trésors accessibles sont en lui. En vérité, ce qu'il a à offrir ne sont que des chimères, des simulacres, capables cependant de se faire passer pour le tout du bonheur et de la vie. La vraie vie ne commence, elle, que dans l'esprit, et Berdiaeff pense donc que la solitude est un stade nécessaire de la découverte de l'insuffisance du monde objectif, un stade transitoire dans la dialectique de la découverte de la communion, stade au niveau duquel la conscience devient acerbe et s'aiguise. C'est ainsi que l'on devient personnel, après le passage par l'expérience ressentie du mensonge de la société et de son soi-disant bonheur. Ce qui, déplorera Berdiaeff, n'est pas très répandu, mais qui est le seul chemin vers la personne, la condition première de l'existence créatrice : "la masse de l'humanité qui vit dans la naïveté primitive, d'une vie collective, générique, ignore ce sentiment de solitude ; il accompagne, au contraire, l'effort pour sortir de cette vie de l'espèce et naître à la personnalité."¹⁸ La "naissance à la personnalité" est donc le résultat d'un processus spirituel qui n'est pas donné, *de fait*, à chacun, bien qu'il le soit *de droit*.

Nous avons passé ici en revue les principaux tenants de l'interprétation berdiaévienne de la personne, et nous espérons en avoir éclairé la profondeur et en avoir fait sentir, sur le plan théorique (métaphysique et théologique), le caractère extrêmement séduisant. Or, il y a chez Berdiaeff une urgence de la personnalisation, qui confère toute son importance au versant pratique de sa pensée. Il faut en effet une mise en œuvre de la liberté pour que la notion de "personne" acquière un contenu, et nous avons remarqué que son sens se construisait en référence surtout à l'objectivité, qui représente son image en négatif, son inverse exact. Mais il ressort de notre analyse que Berdiaeff reste ambigu dans sa conception de l'objectivité, quoi qu'il en veuille ou quoi qu'il en

¹⁷ N. Berdiaeff, *Cinq méditations sur l'existence. Solitude, société et communauté*, p. 99. C'est dans cet ouvrage que se trouvent, de notre point de vue, les meilleurs passages de l'œuvre de Berdiaeff sur l'affrontement de l'objectif par les actes créateurs, bien plus que dans un de ses premiers écrits philosophiques qui, pourtant, l'aurait laissé espérer : *Le sens de la création. Un essai de justification de l'homme*, Paris, Desclée de Brouwer, 1955, parution originale en 1916.

¹⁸ *Ibid.*, p. 98.

dise *théoriquement*, et ce à cause d'un rapport problématique au corps. Il reste regrettable que Berdiaeff n'ait jamais pu concevoir de personne autre que singulière. Pour lui, la famille même est une des formes du mensonge de César car les êtres humains, à ses yeux, ne s'unissent que pour se faire croire qu'ils ne sont pas existentiellement, foncièrement, seuls, et ils n'ont des enfants que pour se donner une postérité qui leur fasse croire qu'ils ne sont pas réellement mortels. Il reste regrettable, disions-nous, qu'il n'ait pu concevoir la famille sous un angle autre que celui de la pure reproduction générique, animale, ou celui de l'illusion mensongère, et non pas comme une création bel et bien humaine de cet amour et de cette communion qu'il décrit par ailleurs si bien. La personne, qui est l'aboutissement de la réalisation la liberté, ne doit-elle être qu'un pur être d'esprit? Son caractère charnel, et sa mise en situation dans un monde matériel, représentent à la fois la possibilité pour elle de s'anéantir, et celle de se trouver, dans une lutte dialectique avec son "autre" objectif. Mais face à la répulsion de Berdiaeff pour le corporel, qui ne semble guère spiritualisable dans son expérience propre du moins, sa notion de personne se trouve, pensons-nous, affectée d'un certain voile triste au niveau individuel, et ce malgré la vision par ailleurs cosmologique et universelle grandiose qu'il en donne dans sa description de l'Ère des nouveaux Cieux et de la nouvelle Terre, dans son attente de l'Éon spirituel et personnel réalisant l'amour de Dieu et de l'Homme.

Université d'Ottawa